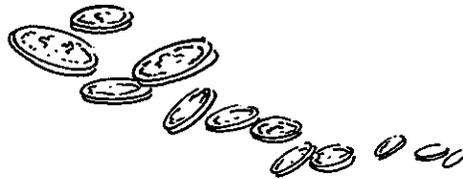


« L'OR DES HOUEBES »

DE BERTRAND HOULL



L'insomnie: maintenant elle faisait danser devant les yeux du Docteur Vianson de grands papillons gris. L'aube avait commencé à se couler à travers le store à moitié baissé, et sa pâleur éveillait une opalescence trouble dans la bouteille posée sur le bureau.

La main gauche du Docteur Vianson quitta son front, hésita pour se tendre vers la bouteille et vint finalement masser ses paupières mi-closes. D'un effort des deux bras, il se tira du fauteuil où il avait passé la nuit. S'appuyant sur le coin du bureau, il alla relever le store et entrouvrir la porte-fenêtre.

Aussitôt monta vers lui le chuintement et les traînées baveuses des feux rouges des véhicules se ruant vers les portes de Paris.

D'habitude cette scène du matin lui plaisait. Mais aujourd'hui... Une chanson dit qu'à cinq heures Paris s'éveille... Mais Paris dort bien peu en réalité, et d'un sommeil tissé de mauvais rêves.

En titubant, il se dirigea vers la cuisine pour se faire un café. Bien tassé, s'il arrivait à trouver les filtres... Il se rendit compte qu'il tenait encore le bout de métal noirci qu'il avait manipulé toute la nuit et dans lequel ses mains avaient infusé un peu de leur chaleur. En tremblant, il le déposa sur le bureau.

Tout ce qui restait de la "poêle à frire" de Ti-lou, un bout d'acier déchiqueté, tordu, auquel adhérait encore un fouillis de fils fondus. Pris d'un accès de rage, il le reprit et jeta le débris à travers la pièce.

Il espéra que Laurence viendrait...



Dans la cuisine, il faillit renverser la boîte en fer qui contenait le café. Un brusque sanglot l'étouffa, lui faisant monter de la lave dans les yeux.

Dans le placard ouvert, il y avait devant lui, à hauteur du visage, le bol de faïence blanche, personnalisé d'une belle écriture de maître d'école: "Louis".

Le bol où Ti-lou donnait l'impression de plonger la tête jusqu'aux boucles des cheveux pour avaler son chocolat, les deux menottes bien serrées de part et d'autre sur la chaleur... Alors seulement il pleura, il pleura vraiment, bruyamment, avec honte, de toute sa misère d'homme.

-Papa, raconte-moi une histoire...

Ti-lou était brun, avec de grands yeux verts, mobiles et pleins de sourires, des yeux qui étaient à l'écoute lorsqu'il lui racontait une histoire et qui frémisaient comme les eaux étroites des lacs glaciaires de la montagne.



Et les souvenirs, les souvenirs qui l'avaient hanté toute la nuit, une fois de plus se pressèrent dans sa tête...

°
° °
°

Il y avait eu l'époque où ils étaient heureux à trois, Laurence, Ti-lou et lui. Car cette époque avait vraiment existé, et il ne pouvait pas encore comprendre qu'elle fût partie du passé. Il songea aux eaux noires de la Moselle grosse de la fonte des neiges qui roulaient leur métal sombre sous les fenêtres de son cabinet, dans son village, loin là-bas

à l'est, et au ciel comme un joyau l'été, taillé par le trait de scie des sapinières de l'autre côté de la vallée entre Epinal et Remiremont. Après le départ d'un client, et avant d'aller chercher le suivant dans la salle d'attente, il aimait se tourner vers le dehors et regarder la saison, le poids ou la joie qu'elle mettait sur les vies qu'il soignait.

Il avait fallu du temps pour se constituer une clientèle parmi ces Vosgiens austères ou méfiants. Mais une fois leur porte ouverte, il avait connu les naissances, les drames des familles, qui s'en remettaient à lui.

Il se rappelait les Houel, les Vanson, les Gérard, les familles Simon, Jean-

georges, Grandpierre, Mangin, Mougenot ou Baradel, les... tant d'autres!

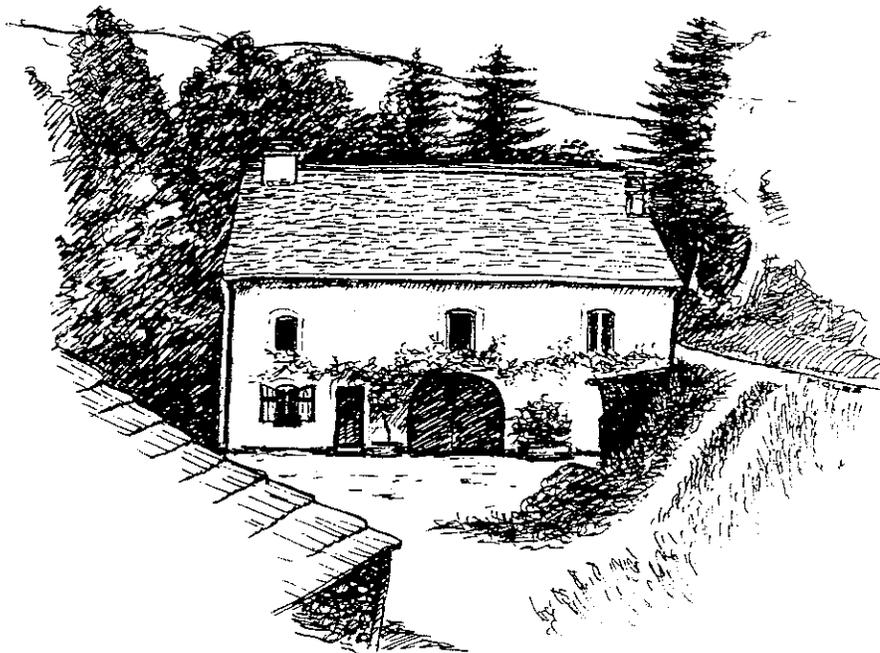
Surtout il aimait les visites, les routes noyées de pluie, les forêts fumantes, et la Moselle comme une auge pleine où s'abreuyaient les petits villages de la vallée: Arches, Jarménil, Lépages, Pouxieux... L'hiver, les gens allumaient une lumière à leur porte pour lui montrer le chemin. C'étaient des familles d'ouvriers, de paysans ou d'ouvriers-paysans qui, parfois, le soir, avant qu'il s'enfonce de nouveau dans la nuit et la pluie, lui offraient une crouque de rouge ou un morceau de chalande ou de Munster... Chez Grandclaude, on lui avait même servi une assiette de ragoût de sanglier. C'était au plus sombre de l'hiver, pendant une épidémie de grippe. Il dormait trois heures par nuit. Il était épuisé. Cette fois-là, ses clients l'avaient soigné.

Une période heureuse en définitive, où en guérissant il avait eu aussi la satisfaction de préparer leurs lendemains, à Laurence et à lui, et surtout à Ti-lou qu'elle portait. C'était une grossesse riche d'espairs, qu'il attendait avec impatience...

Puis, peu après l'accouchement, Laurence avait recommencé à fumer. Les Vosges, la montagne, le climat lui

pesaient. On s'y faisait ou pas. C'était sans compromis. On ne pouvait qu'aimer ce pays qui ne trichait pas, ou le quitter. Ses clients disaient que pour y rester, il fallait y être né. Et ce n'était pas le cas de Laurence. Elle avait repris ses cours à l'université de Nancy. Puis elle avait commencé à s'absenter. A côté des Vosges vivait un autre monde, moderne, national ou international, dans lequel la vie d'une contrée, d'une montagne n'avait aucune existence. En définitive, c'est ce monde-là, avec ses lumières, ses moyens de transport, son accélération qu'elle avait choisi. Et elle était partie, de surcroît, en emmenant Ti-lou.

Dans la débâcle, le Docteur Vianson avait vendu son cabinet, était allé s'installer à Paris où il avait fait ses études et conservait un peu de famille. Dans les Vosges il avait gardé une ferme reçue en héritage, près de Saint-Dié, perdue à l'orée d'un bois, au débouché d'un chemin bordé de noisetiers, de jonquilles et de boutons d'or. Dès lors, ses vacances, ses week-ends, il les avait passés là, avec Ti-lou quand il parvenait à en avoir la garde effective et que Laurence sournoisement ne parvenait plus à trouver de mauvaises raisons pour l'empêcher de venir...



Plus proches de lui maintenant, et brûlantes encore dans sa mémoire, montaient les hautes flammes rouges dans l'âtre quand l'hiver poussait de son ventre froid et noir aux volets de la ferme.

-Papa, raconte-moi une histoire...

Ti-lou faisait sa demande toujours au même moment, après le repas pris à deux, dans la chaleur des retrouvailles. Des moments à vivre le plus fort possible, car pour l'heure la garde de son fils n'était encore rendue au docteur qu'épisodiquement. Mais Laurence toujours partie, toujours projetée de séminaires en colloques devrait s'y résoudre: elle lui rendrait la garde définitive de Ti-lou.

... -Raconte-moi l'histoire des Suédois.

Là, le grand mot était lâché. De loin l'histoire préférée de Ti-lou. Peut-être parce qu'elle se passait dans un pays qui était le sien, les Vosges, ou parce qu'elle parlait d'un trésor, dont le pouvoir d'attraction rayonnait encore par-delà le temps sur des lieux cent fois parcourus et reconnus, et les imprégnait de son attrait souterrain et maléfique.

-Parle-moi du trésor, dis!

Il y avait de la supplication dans le ton.

-Encore? Mais je te l'ai déjà racontée cent fois. Tu dois la connaître par coeur...

Ti-lou l'avait regardé par en-dessous, avec un sourire câlin, enjôleur.

-Encore une fois. Tu la racontes si bien!

Et après une pause: "S'il te plaît". Et ç'avait été à son tour de sourire.

-D'accord... Mais tu me promets d'aller te brosser les dents, puis d'aller au lit tout de suite après.

Ti-lou promit avec empressement. L'histoire était déjà gagnée.

-Eh bien ç'a été une guerre très très longue, qui n'en finissait pas, et comme d'habitude, les gens souffraient. En fait, de manière générale, ils ne s'apercevaient pas trop des guerres: tu comprends, ce n'était qu'une misère de plus, car ils avaient déjà tellement l'habitude de lutter pour se nourrir, de se battre contre le froid et la famine, contre les hivers qui ramenaient autour des villages des bandes de loups hurlantes que...

-Il y avait vraiment des loups, qui s'attaquaient aux gens?

Ti-lou se serrait d'instinct contre la cheminée, la tête appuyée dans le creux de la main, la bouche un peu ouverte.

-Ecoute: tu connais bien nos forêts; mais imagine qu'à cette époque les bêtes des bois pullulaient. Il y avait des loups, et même des ours. Le dernier ours a d'ailleurs été tué au Rudlin un siècle et demi après notre histoire... Et, bien sûr, un malheur n'arrivant jamais seul, cette année-là, la guerre fut particulièrement dure, vraiment cruelle, comme on n'avait pas l'habitude d'en voir dans nos montagnes...

Car cette fois, la Lorraine avait contre elle des ennemis qui la menaçaient de toutes parts: au nord, au sud et à l'est. On était encerclés par les troupes du roi de France et ses terribles alliés, les Suédois, que les gens appelaient "les Houèbes". Et en été, des bandes de soudards, qui jusque-là étaient restées le long du Rhin, s'aventurèrent dans le massif vosgien pour voir si par hasard il n'y avait pas un peu de butin à rafler.

Ils remontaient les vallées, arrivaient dans les villages, pillaient, brûlaient, tuaient, coupaient les hommes et les femmes et les vieux et les enfants en morceaux, ou les faisaient rôtir pour le plaisir.

-Les enfants aussi? Et c'est vrai qu'ils leur mettaient les pieds dans le feu?

Ti-lou à ce moment frissonnait. Les enfants, tout de même... Comme si lui aussi... Mais en même temps, il se passionnait, et ses yeux avaient des reflets d'incendie.

-Mais ils ne pouvaient pas se défendre?

-Attends un peu: ce n'était pas si facile. D'abord les soldats avaient des armes, des vraies, et des chevaux; les paysans n'avaient que leurs outils pour la culture. Et un village, ce n'est tout de même pas une forteresse... Les gens subissaient la guerre, en espérant que les soldats iraient plutôt dans le village d'à côté, ils ne la faisaient pas. Mais dans l'histoire du conte, les gens de Fraize se sont organisés. Comme ils avaient été prévenus de l'arrivée des Suédois, ils ont organisé une embuscade. Ils ont pris leurs faux, leurs faucilles et tout ce qu'ils trouvaient pour couper, piquer, éventrer, fracasser, des haches, des fourches, des serpes et même de bons gros bâtons. Et ils ont attendu les Houèbes. Eux, ils arrivaient par la vallée, bien armés, et ils encadraient un chariot plein du butin qu'ils avaient pillé ailleurs. C'a été un beau massacre-des deux côtés d'ailleurs. Les Houèbes semblaient très attachés au chariot qu'ils défendaient de toute leur énergie. Ils se faisaient tailler en pièces plutôt que de permettre à un paysan d'approcher. Bien sûr, le chariot devait contenir quelque chose de précieux.

A la fin de la journée, les derniers Houèbes durent abandonner les armes et prendre la fuite. L'un d'entre eux réussit pourtant à se sauver en emportant un petit coffre. Et quand les gens de Fraize purent s'emparer du chariot, ils ne trouvèrent rien qui justifiât la défense désespérée des soldats.

C'est seulement plus tard qu'on apprit, grâce à des prisonniers que les gens de Fraize ont fini par faire parler, qu'il y avait un vrai trésor caché dans

le coffre: de belles pièces d'or, toutes rondes, toutes jaunes, des pièces espagnoles, des doublons, des louis, des florins, une vraie fortune. Seulement la cassette n'était plus dans le chariot, le Suédois en fuite l'avait emportée.

-Mais on n'a pas essayé de retrouver le fuyard et le coffre? dit Ti-lou d'un ton bougon.

-Evidemment: les gens ont discuté entre eux et se sont renseignés auprès des autres villages.

-Et alors?

-Alors ils ont appris beaucoup plus tard que le soldat fuyard avait été vu au Rudlin. Et même bien vu, puisqu'il y avait été tué. Mais il n'y avait plus trace du coffre.

-Donc...

-Donc le coffre s'est promené de Fraize au Rudlin, et vraisemblablement, comme c'était lourd et que ça monte, il a été enterré quelque part dans le coin. Tu comprends, le soldat serait revenu un peu plus tard, ou après la guerre pour le récupérer. Quant à l'endroit où le coffre pouvait être enterré, tu penses bien qu'on a fait des fouilles un peu partout, à Rovimont, à Charbonichamp ou à la Girgoutte. On n'a jamais rien retrouvé.

Dans le regard de Ti-lou, à ce moment-là, alternaient la déception, qui était aussi celle des gens du conte, et l'espoir secret, enfoui, que le trésor était encore là, serré dans les racines d'un sapin comme dans des mains d'avare.

-Papa?

-Oui?

-On ira chercher le trésor, un jour, hein?

Pour Ti-lou, l'histoire n'était pas finie: elle commençait. Cette nuit, il

allait se retourner dans son lit avant de rêver de grottes, de cavernes et de montagnes où ruisselait la lumière jaune du trésor des Suédois.

-Bien sûr qu'on ira!

Cela promettait de belles balades.

°
° °
°

Ainsi, en été, quand Ti-lou lui était rendu avec les beaux jours, ils avaient exploré le chaume de Sérichamp, escaladé les moraines de la vallée de Straiture, ils s'étaient rafraîchi le visage dans la cascade du Rudlin. Puis Ti-lou avait grandi, mais les étés restaient pour eux deux le moment de rouvrir la chasse au trésor. Et le docteur avait fini par aimer ce trésor qui lui ramenait son fils.

L'année où Ti-lou fêtait son onzième anniversaire, le docteur avait décidé de marquer le coup et de lui faire une surprise. Ti-lou, qui était de juillet, passait comme tous les ans quelques semaines à la colonie de vacances de Marmonfosse avant de retrouver son père, qui fermait son cabinet en août. Aussi, au jour de l'anniversaire, dans le coffre de la voiture, bien emballé et dissimulé, y avait-il le cadeau de Ti-lou. Il faisait très beau et le docteur roulait vers Saint-Dié, puis le col du Haut-Jacques. La lumière de l'été dans les Vosges - quand il daigne faire beau - accusait les reliefs, détachait la masse sombre des sapinières sur le bleu plus profond d'un ciel pour une fois lavé de nuages ou de brumes.

Saint-Dié, au détour de la route, apparaissait comme une île rose de grès et rouge de ses tuiles, île non pas jaillie, mais au contraire nichée, alvéolée dans la houle sombre, le moutonnement noir des montagnes.

En montant vers le col du Haut-Jacques, dans les sous-bois se trouvait la fraîcheur - fraîcheur de pierre verte des mousses spongieuses, fraîcheur de l'entame des talus ouverts sur un écoulement rose, fraîcheur des ombres humides qui se déposaient sur l'asphalte de la route comme les méandres d'une grande laisse de mer. Pour le Docteur Vianson, dans ces futaies de hauts sapins comme des orgues, on abordait à quelque côte secrète, sorte de rivage où les falaises et les marées sentaient la résine, où le bruit de la mer était dans le ciel, monde curieusement inversé...

Au sortir du col, le docteur tourna à gauche dans une tranchée ouverte dans la touffeur du massif. Et l'ombre d'un coup fut sur la voiture. Le chemin s'élargissait sur une clairière ouverte comme un bassin dans la masse de la forêt. Un pont de pierre, des eaux vives qui se fracassaient sur les rochers, un bâtiment de bois sombre: c'était Marmonfosse.

Il alla chercher Ti-lou qui n'avait pas l'air pressé de quitter ses copains, et lui offrit de suite le cadeau. Ti-lou parut un peu surpris par la taille et l'allure longiligne du paquet, puis ses yeux se mirent à briller, et le docteur songea à ces perles irisées que l'on remontait ruisselantes du lit de la rivière Vologne.

-Qu'est-ce que c'est? Une canne à pêche?

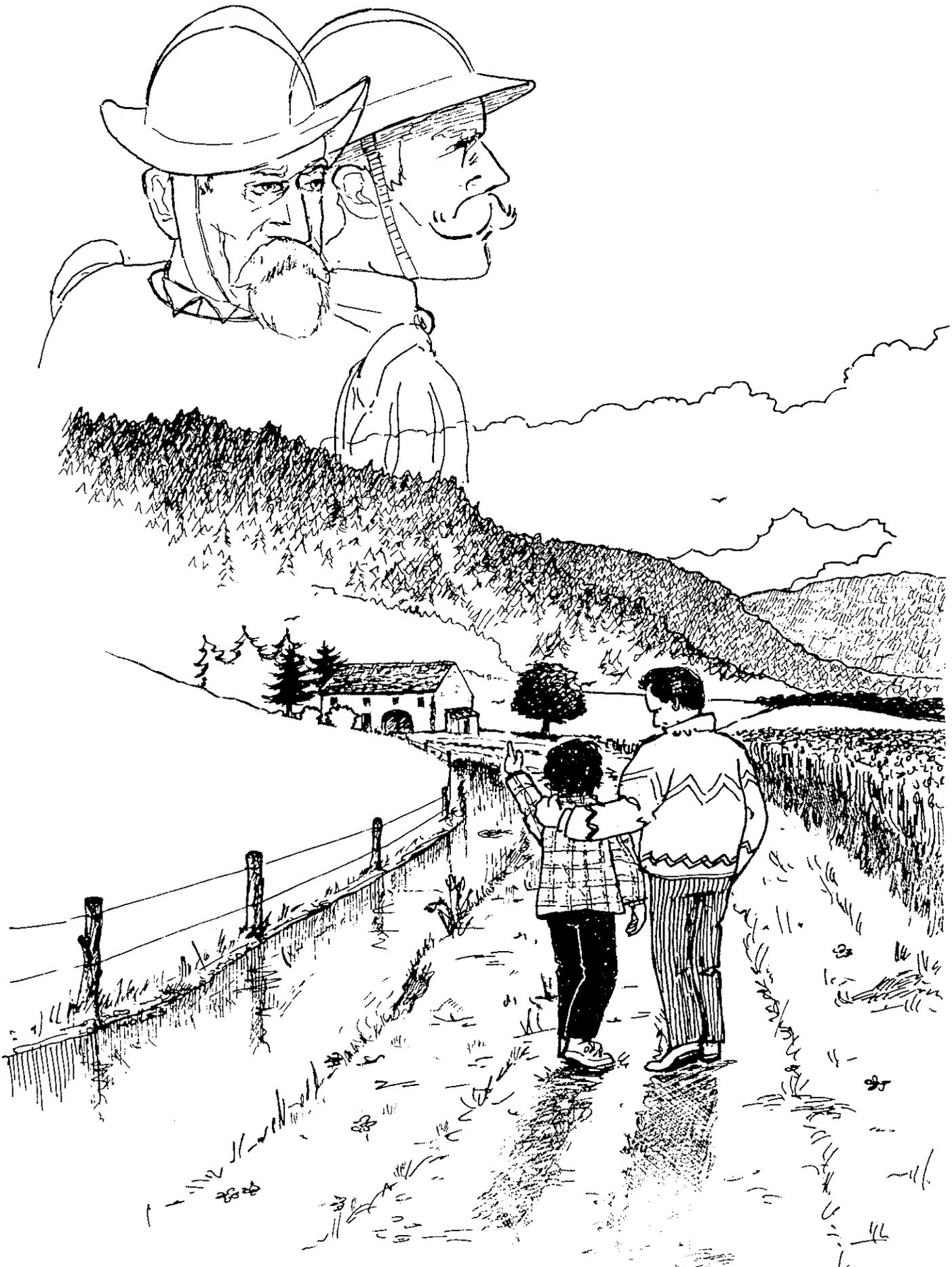
Les enveloppes de papier ocre étaient déchirées les unes après les autres.

-Oh! Où est-ce que tu l'as trouvé? Exactement comme celui que j'avais vu. Merci. C'est chouette.

Ti-lou embrassa son père sur les deux joues tout en continuant à dévorer des yeux le détecteur de métaux.

-Maintenant le trésor des Suédois est à nous! On peut l'essayer?

-Bien sûr!



Ils firent un essai dans le bois, à côté de la colonie. Le détecteur émettait un bruit désagréable, signe qu'il fonctionnait bien. Le Docteur Vianson montra à Ti-lou comment accorder l'appareil selon la nature du sol et comment sélectionner les échos en fonction des métaux rencontrés. Le fer se révéla d'emblée le plus abondant, et ils eurent la joie de dénicher aussitôt une vieille boîte de sardines dentelée de rouille noirâtre. Ils trouvèrent aussi une poignée de cartouches pleines de la dernière guerre mondiale, dont le laiton, mangé de vert-de-gris, diffusait une couleur terreuse, malade.

Ti-lou y passa le reste de l'après-midi. Puis, le soir tombant, le docteur reprit le détecteur des mains de son fils. Le cœur gros, Ti-lou dut supporter le spectacle déchirant de la "poêle à frire" engloutie par le coffre de la voiture.

-Dis... Tu feras attention au moins?

-Mais oui. Et je te promets de ne pas m'en servir avant que tu ne sois là. D'accord?

-D'accord.

C'était dit du bout des lèvres, mais comment faire autrement?... Et Ti-lou, alors qu'un soleil tourné au rouge se répandait en nappes d'or sur le noir de la montagne, assista au départ de la voiture, le regard tout entier abîmé à sonder les entrailles du coffre dont il devinait, à l'intérieur, malgré la malle refermée, le détecteur qu'il voyait luire comme une baguette magique, lui faisant signe...

Quand le Docteur Vianson revint à la fin juillet à la colonie chercher Ti-lou pour le ramener à la ferme, il n'eut pas besoin de se faire annoncer. Ti-lou était à la porte, son sac posé à côté de lui, son manteau boutonné, prêt à partir pour la chasse au trésor. Ce jour-là, il pleuvait et de gros nuages gris venaient froter leurs boursouflures au ras des sapins. Ti-lou avait tout prévu

et il avait enfilé ses bottes en caoutchouc. Dès qu'il vit la voiture approcher, il arracha son sac et se mit à courir, d'une course empêtrée par le bagage et les bottes.

-Papa, papa, bonjour! Alors, on y va?

Il ouvrit le coffre, jeta son sac et chercha le détecteur.

-Mais où est ma "poêle à frire"? Tu ne l'as pas apportée?

Le Docteur Vianson se mit à rire. Le trésor attendrait bien encore quelques heures après tout ce temps, non?

Dès qu'ils furent arrivés à la ferme, Ti-lou jaillit de la voiture et courut ouvrir la porte en s'énervant sur la serrure. Il ressortit aussitôt avec, dans une main, le détecteur que le docteur avait pris soin de poser bien en évidence sur la table de la cuisine, et dans l'autre une pelle américaine.

-J'y vais, cria-t-il.

-Une demi-heure, pas une minute de plus!

Le docteur commença donc à préparer le déjeuner, pendant que Ti-lou partait dans un grésillement à l'assaut de la pente où s'adossait la ferme, guidé comme par une canne d'aveugle par la "poêle à frire".

Il revint environ vingt minutes plus tard en hurlant d'excitation, le visage rouge et dégoulinant à la fois de sueur et de pluie.

-Papa, papa, j'ai trouvé quelque chose! C'est gros, mais c'est profond. J'y suis presque. Tu ne veux pas venir?

-C'est quoi, une ferraille?

-Non, non je te dis, et ce n'est pas un écho de fer. C'est autre chose, c'est le trésor! Viens, viens!

Le docteur se sécha les mains.

-J'arrive. Encore une minute, que je termine la salade, et je suis à toi.

-D'accord. J'y retourne. Encore quelques coups de pelle et on y est.

Ti-lou repartit en claquant la porte et en laissant sur le carrelage de la cuisine d'épaisses flaques de boue. Le docteur ronchonna tout seul, termina de préparer sa salade, puis partit chercher ses bottes dans la remise.

C'est au moment où il les enfilait qu'il eut l'impression d'avoir la tête arrachée par le tonnerre de l'explosion qui ébranla les vitres et la toiture de la ferme. Il laissa tomber sa botte droite, tandis que, sous le choc, une compréhension affreuse, chargée d'angoisse et de mort, se formait dans son esprit...

°
° °
°

Et maintenant montaient devant lui les vapeurs de sa tasse de café, rappelant les brouillards et les fumées de l'explosion. L'obus avait fait un trou comme un entonnoir derrière la ferme

où semblaient ruisseler avec la pluie grise les odeurs nauséuses de la poudre et du sang. Plus tard, n'arrivant pas à se détacher du trou où déjà croulait la terre, il avait retrouvé un fragment noirci, déchiqueté, du détecteur.

Le fragment qu'il avait réchauffé dans ses mains toute la nuit, comme si, par son savoir, par son amour, il pouvait redonner vie à celui qui l'avait tenu dans ses menottes avant lui. Mais il n'y a pas de miracles.

Seul le trésor des Houèbes dormait dans la terre des Vosges d'un somme éternel pour qui voudrait le trouver - trésor de guerre, de la violence, de la mort, et dont les gardiens, dragons éternels, avaient été réveillés par le tâtonnement de Ti-lou, crachant le feu, de tout leur souffle de guerre, tuant et détruisant encore.

Le Docteur Vianson ferma les yeux, et très fort, il espéra que Laurence ne viendrait pas.

..."Le matin, c'est l'heure noire"..."
"Le livre de Job"

